

Toujours de la *Vérité* :

« On nous a enlevé des abonnés ; on nous en enlèvera encore ; mais nous connaissons aujourd'hui l'impuissance des hommes (Mgrs Bégin et Bruchési, sans compter les autres), et nous sommes tranquille. Quand le bon Dieu le voudra, la *Vérité* disparaîtra, mais pas une minute auparavant. »

C'est comme pour l'ÉGALITE, d'ailleurs, puisque rien n'arrive sans la permission de Dieu.

... Au fait, c'est peut-être un peu différent pour les mauvais journaux. Quand même le Père Éternel ne le voudrait pas, si Mgr Bruchési se met en tête de dire : « Ta, ta, ta ! Il faut que l'ÉGALITE disparaisse », le ciel et la terre passeront, mais ces paroles ne passeront point !

Est-il amusant, ce bon M. Tardivel.

LA CULBUTE

En t'écrivant, ma bonne chérie, ma plume saute de joie. Je me marie enfin ! Je me marie avec Paul mon brun petit Paul, que j'aime depuis deux ans, que j'aime depuis que je le connais ! Tu sais que ce mariage, décidé en principe, tardait pour cette mauvaise raison qu'une gamine de dix-huit ans et un étudiant de vingt-deux ans ne peuvent, aux yeux du monde constituer un ménage sérieux. Sérieux ? peut-être pas, mais qu'importe si, follement gai, le ménage est bon tout de même ? Nous avions beau prier, supplier, nos parents faisaient la sourde oreille, ne voulaient rien fixer avant deux ans. Paul en pleurait d'impatience. Moi je pleurais. Cela ne servait à rien. On n'avait certes pas la cruauté de nous éloigner l'un de l'autre, mais on ne nous permettait de nous voir, de causer, de nous promener, à pied ou en voiture, qu'en compagnie de mon Anglaise, la grosse miss Simpson. Et, elle entre nous deux, c'était bien la pire des séparations !

Nous gémissions encore en notre détresse d'amour, si Paul, cet automne, à la campagne, n'avait eu l'adresse de persuader à miss Simpson que la bicyclette serait excellente pour sa santé et qu'elle enrayerait ainsi, de façon douce et agréable, son naissant embonpoint.

Moi, après trois leçons d'un professeur venu du Palais-Sport, je pédalais autour de notre petite pelouse les deux mains dans mes poches ; mais, à étayer miss Simpson sur sa machine, notre pauvre diable de professeur suait et s'époumonait vainement. Nos cris d'admiration, joints aux affirmations de cet homme désireux de se débarrasser au plus tôt d'une élève pesante et sans avenir, domèrent enfin à miss Simpson l'audace de se risquer entre Paul et moi, sur la route en pleine campagne.

* * *

Cet après-midi-là, hors du village, nous aidâmes bien gentiment miss Simpson à

trouver son équilibre sur sa selle ; notre poussée la mit en train ; puis, sautant à notre tour sur nos bicyclettes, nous lui fîmes escorte pendant deux ou trois kilomètres à une allure très modérée, une allure de tortue. D'un coup d'œil furtif, mon fiancé m'avait avertie qu'il ruminait un projet d'escapade et, à la dérobée, j'avais approuvé d'un rire. Aussi une fois très loin, au pied d'un petit coteau boisé qu'escaladait la route, Paul s'inclina vers moi et me souffla :

— Miss Simpson ne montera jamais ça. Elle va mettre pied à terre, c'est le moment de pédaler.

Je ne demandais pas mieux. Dès que notre pauvre Anglaise s'arrêta, nous partîmes comme deux flèches. Sourds à ses gloussements de poule désespérée, pouffant de rire, nous gravâmes la côte le plus crânement du monde ; puis, par un coude brusque, à droite, derrière un bouquet d'arbres, nous enfilâmes une autre route plus étroite, et — ni vus ni connus, miss Simpson, je t'embrouille ! — nous étions libres !

Après tant de jours de surveillance taquine, de courtes promenades à petits pas lents, de confidences réprimées, ce nous fut une délivrance. Le bois s'ouvrait en avenue sans fin ; puis nous nous élançâmes éperdument. Du vert fuyait autour de nous, du bleu sur nos têtes ; allègres, légers, grisés de vitesse vertigineuse, nous nous sentions des ailes aux talons, nous respirions la brise à pleins poumons, nous buvions de l'azur !

Penché vers moi, me frôlant presque, Paul me disait des petites choses douces et folles. Son souffle, en agitant mes cheveux, me chatouillait l'oreille, me secouait de frissons. Je sentais son baiser, le premier, qui encore, cherchait à se poser. Et comme, bercée de cette musique très douce, pénétrée de cette caresse fugitive, je fermais mollement les yeux dans un recueillement d'émotion délicieuse... patatras ! dans un enchevêtrement de roues, de pédales et de guidons, dans un bruit de ferrailles, un grincement de ressorts, une dernière sonnerie de grelots en détresse, nous roulâmes sur l'herbe dans une culbute si soudaine et si violente que nous en perdîmes tous deux connaissance sur le coup.

* * *

Il paraît que mon évanouissement dura longtemps. Je ne revins à moi dans un soupir profond, qu'à la sensation de l'eau froide dont on me baignait les tempes et qu'à l'appel d'une voix encourageante :

— Allons ! ma petite dame, allons ! remettons-nous, ça ne sera rien !

Je rouvris les yeux et vis, au crépuscule tombant déjà, dans une grande chambre de campagne, une vieille paysanne qui achevait de plier et de poser soigneusement, sur une chaise paillée, mes vêtements de bicycliste. Je m'aperçus aussi que j'étais déshabillée et mise au lit — dans un bon vieux grand lit de campagne, à rideaux de serge blanche, aux draps de grosse toile bise qui fleurait bon l'iris et la lavande. J'en

parus sans doute fort effarée, car la bonne vieille eut me devoir quelque explication :

— Je travaillions dans le bois avec notre homme, quand on vous a vue venir comme ça à fond de train. Et juste, v'avez fait la culbute devant nous ! On a couru. Vous étiez si tant raide qu'on vous aurait eue morte. Je vous ons portée jusqu'à notre cabane, et mon homme — v'là déjà un bout de temps — a couru chez le médecin d'abord, pis chez vous, à l'adresse qu'était marquée sur la petite plaque de votre machine. Ils tarderont pas à revenir maintenant. Mais comme vous v'là sauvée, je vas m'occuper de l'autre.

— Oh ! oui, m'écriai-je vivement, occupez-vous de Paul... Il n'a pas de mal au moins ?

— Non, non, ma petite dame, vous tournez pas les sangs. Mon homme y a ôté ses vêtements pour y tâter les membres : il n'a rien de cassé, votre ptiot mari, et tenez, v'là qu'il remue !

Quelque chose venait de remuer en effet, mais dans le lit, près de moi... et, stupéfaite, je vis surgir de la grosse couverture la tête brune de Paul. Les bonnes gens, nous ramassant ensemble, nous avaient pris tout naturellement pour la femme et le mari ; ils nous avaient déshabillés et couchés côte à côte, dans ce même lit.

Paul et moi, ne sachant que dire, nous nous regardâmes stupides, sans gestes, sans idées, et le fard éclatant que nous piquâmes ensemble nous remit tout de suite le sang en circulation.

Je pensais à sauter en chemise sur le plancher, quand, essouffée, décoiffée, couverte de poussière, miss Simpson entra. On devine ses yeux blancs, ses bras au ciel, ses shoking indignés. Elle gloussait encore que le médecin parut, puis le mari de la vieille, puis maman, puis papa, puis tout ce que le break pouvait contenir de gens de la maison ! Devant le lit, devant nous, ce fut une stupeur. Et tout ce monde-là avait une mine si grotesque, roulait des yeux écarquillés si drôles, qu'en dépit de notre situation critique, Paul et moi, nous n'y tîmes plus. Dans notre belle ingénuité de grands enfants, secoués d'une grosse gaieté gamine, nous partîmes du plus bel éclat de rire qu'on puisse imaginer.

* * *

Après cela, nos fiançailles ne traînèrent pas. On mit six couturières à ma robe de noees, on racheta les bans et demain on nous marie à la mairie, à l'église, tout d'un bloc !

Loin de nous plaindre, nous nous réjouissons secrètement, Paul et moi, et déjà nous avons fait le joli projet, le jour même de nos noees et tout de suite après la grande cérémonie, de rendosser à la hâte nos costumes de cyclistes et de filer vivement, à toutes pédales, vers le joli coteau, de nous élaner dans les bois éperdument comme si nous avions des ailes aux talons, et grisées, respirant l'azur à pleins poumons, de ne nous arrêter qu'à la petite maison des deux bonnes vieilles gens. Ils auront les pre-